



Depuis la nuit des temps Sonia Chiriaco

Dans son texte « L'agressivité en psychanalyse »¹, publié dans les *Écrits*, Lacan pose la chose suivante : « L'agressivité, dans l'expérience, nous est donnée comme intention d'agression et comme image de dislocation corporelle, et c'est sous de tels modes qu'elle se démontre efficiente. »² Gardant toute son actualité, cette thèse peut être considérée comme universelle pour la psychanalyse. Nous la lirons ainsi, en gardant à l'esprit que les outils conceptuels de Freud et de Lacan, furent construits à partir de ce qu'ils ont observé dans leur pratique avec leurs patients. Il n'y a pas de théorie psychanalytique sans clinique. La clinique instruit puis, oblige à forger des outils opérants. À ce titre elle peut se concevoir tel un nouage entre clinique et théorie, une boucle à la formation infinie.

Certes, la clinique semble se modifier au gré des changements de la société, muter selon les époques et les variations des idéaux. Les bouleversements des dernières décennies ont favorisé l'entrée sur la scène analytique de nouveaux symptômes, de nouvelles formes de jouissance, de nouveaux discours également. Devant tous ces changements, pour rester opérante, la psychanalyse est obligée de se réinventer. De ce point de vue, prendre appui en 2010, sur un texte datant de 1948 peut sembler surprenant³. Cependant, ce texte éclaire remarquablement notre monde d'aujourd'hui, ainsi que la pratique psychanalytique de ce début du XXI^{ème} siècle. Sa lecture est d'une actualité saisissante : la clinique avec nos patients le confirme, mais aussi ce que nous entendons à la radio, à la télévision, ou ce que nous lisons chaque jour dans les journaux : l'agressivité soudaine dans une classe, un bus, un stade ; la violence débridée dans certaines cités, et les réponses en miroir du côté des autorités ; les attentats, l'agressivité dans les familles, l'auto-agressivité sous la forme de suicides ou d'infanticides, situés le plus souvent à la jonction de l'auto et de l'hétéro-agressivité, etc.

L'actualité de ce texte tient aussi à sa mise en perspective avec ce qui fut publié avant et après lui : paru à la suite du « Stade du miroir »⁴, et deux ans après « Propos sur la causalité psychique »⁵, un an avant « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie »⁶, il gagne aussi à être lu avec les textes plus récents de Lacan. Jacques-Alain Miller nous a appris à lire Lacan ainsi, avec cette vue d'ensemble dont nous ne savons plus nous passer. Avant lui, Lacan avait lu Freud de la même façon, en tenant compte de tout son corpus théorique, ne négligeant ni ses dernières avancées, ni ses premières découvertes, et faisant retour sur leurs prémisses. Première topique, seconde topique : rien à jeter.

¹ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 101-124.

² Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 103.

³ *Ibid.*

⁴ Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du *Je* », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 93.

⁵ Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 151.

⁶ Lacan J., « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 125.

Préliminaires

En cette année 1948, Lacan examine les concepts freudiens dans la perspective de l'axe symbolique dont il a commencé à dégager la primauté sur l'imaginaire ; nous ne sommes pas sans savoir que plus tard, il fera des trois registres réel, symbolique, imaginaire, et de la question de leur nouage, une des pierres d'angle de son enseignement. Le nouage RSI, et son dénouage, deviendront un véritable levier pour examiner la clinique d'aujourd'hui. Si ce texte sur l'agressivité nous transporte déjà dans ce « dernier Lacan », c'est parce que nous ne pouvons plus nous passer d'outils conceptuels qui nous servent au quotidien. Par ailleurs, certaines questions soulevées ici, dès 1948, trouvent leur prolongement dans ce dernier enseignement. À titre d'exemple, arrêtons-nous sur le terme « d'intention » annoncé dans la présentation même de la thèse II du texte⁷ : aussitôt, le voilà rejoint par quelques autres : « désir », « volonté », « pulsion », « jouissance ». Ainsi, à l'expression « intention d'agression », est associée celle de « volonté de jouissance ». Afin d'approcher ce texte dans la fraîcheur de la découverte, ne nous privons pas de le lire avec des outils conceptuels plus récents qui l'éclairent. Considérons deux points de vue préalables. Le premier est suggéré à l'orée la thèse : l'agressivité en psychanalyse peut être abordée depuis le point de vue de l'intention du sujet. Il s'agirait là d'une agressivité propre au sujet et tournée vers l'Autre. Le second concerne ses effets : l'agressivité provenant de l'Autre et reçue par le sujet. « L'image de dislocation corporelle »⁸ y est une conséquence. Ces deux aspects de l'agressivité du sujet et de l'Autre sont bien sûr, dialectiquement liés. Un troisième point de vue, qui découle des deux premiers, est tout aussi important : il s'agit de l'agressivité du sujet retournée contre lui-même, ce que Freud avait découvert et qu'il nomma *pulsion de mort*.

En 1948, Lacan n'a pas encore à sa main le concept de jouissance qui lui permettra plus tard de réunir *libido* freudienne et *pulsion de mort*. Cependant, lire ce texte sur l'agressivité en prenant en compte le joint entre ces deux concepts, permet d'envisager l'agressivité autrement qu'avec le seul stade du miroir. Faire de l'autre un semblable témoigne déjà de ce que le sujet lui-même y est touché. C'est le sens du narcissisme.

Le pas de Lacan sera de rassembler sous le même terme – celui de jouissance – pulsions libidinales et pulsions de mort, permettant ainsi de donner au masochisme la place primordiale qui lui revient. Nous apercevons déjà les prémisses de ceci dans le texte « L'agressivité en psychanalyse »⁹, notamment lorsque Lacan y évoque les *imagos* du corps morcelé, ou les tourments qui hantent les hommes depuis la nuit des temps.

La question de la pulsion – en tant qu'elle comporte la pulsion de mort, la jouissance, la volonté de jouissance – est au cœur de la thèse II¹⁰.

L'intention

L'expérience analytique permet de mettre à l'épreuve la pression intentionnelle. Par « pression intentionnelle » Lacan indique-t-il qu'il s'agit d'une volonté ? D'une intention consciente du sujet ? Ou bien la « pression intentionnelle » serait-elle sous-tendue par le désir inconscient ?

En 1948, Lacan relit les concepts de Freud à partir de sa propre expérience, cette lecture est alors orientée par le primat du symbolique, qui s'étend à tous les aspects observés. Ainsi, « la pression intentionnelle » sera-t-elle examinée, comme le dit Lacan dès le premier paragraphe de la thèse II, « dans le sens symbolique des symptômes »¹¹.

⁷ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 103.

⁸ *Ibid.*

⁹ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*

¹⁰ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 103.

¹¹ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 103.

À cette époque, et dans la continuité même de Freud, les symptômes sont à considérer comme des métaphores ; ils ont un sens caché, inconscient, qu'il s'agit de déchiffrer par l'entremise des interprétations de l'analyste. S'ils sont situés du côté du déplaisir, ils n'en apportent pas moins une satisfaction au sujet qui s'en plaint. « Si Freud a apporté quelque chose, [...] c'est que les symptômes ont un sens, et un sens qui ne s'interprète correctement – correctement voulant dire que le sujet en lâche un bout – qu'en fonction de ses premières expériences, à savoir pour autant qu'il rencontre [...] la réalité sexuelle. [...] L'enfant la découvre d'abord sur son propre corps. »¹² Cette précieuse remarque, contemporaine du Séminaire *le Sinthome* est congruente avec notre thèse II écrite en 1948 : si le sens sexuel du symptôme est ce qu'il faut déchiffrer, la « pression intentionnelle » comporte également un sens sexuel. Lacan ne développe pas cette dimension dans « le stade du miroir »¹³, il ne prend pas en compte la différence sexuelle et la castration, l'autre y est conçu tel un semblable.

Le dispositif analytique dévoile la « pression intentionnelle », la faisant apparaître par le biais du vacillement des défenses. C'est à partir de cette vacillation, entrevue dès les entretiens préliminaires, que se présenteront les formations de l'inconscient, dans le procès même du transfert. « L'intention » du sujet s'y exprimera à travers « les conduites » et les « refus », les « ratés »¹⁴, c'est-à-dire, les actes manqués, les oublis, les lapsus, les fantasmes, et bien sûr, les rêves, la voie royale selon Freud. Que Lacan, parlant des rêves, les épingle de *rébus de la vie onirique*, signale clairement que leur sens est caché et qu'ils sont une énigme à déchiffrer. Ces rêves, d'être racontés à l'analyste par l'association libre, peuvent voir leur sens débusqué/dévoilé. Freud ne dit pas autre chose quand il demande à ses patients d'associer à partir de leurs rêves. La finalité implicite de tout cela est le ressort même de l'inconscient, quant-à la répétition, même si elle n'est pas mentionnée ici, elle est bien sûr le moteur de l'affaire.

Nous ne sommes pas sans savoir que Lacan en fit, quinze ans plus tard, l'un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse avec l'inconscient, le transfert et la pulsion¹⁵. Nous sommes bien, déjà, en présence de ces quatre concepts fondamentaux observés à partir du prisme de l'intention agressive.

Dès la présentation de cette thèse, la question de la cause, du désir inconscient et de la pulsion apparaissent cruciales.

Jusqu'à la réaction thérapeutique négative

Une fois ce décor planté, les propos de Lacan nous conduisent dans le cabinet de l'analyste afin d'écouter le discours des patients et de « mesurer » la pression intentionnelle, « dans la modulation revendicatrice » où pointe l'agressivité. « Mesurer », évidemment, se distingue du chiffrage que nos psychologues modernes et scientifiques voudraient imposer au bon peuple afin d'en trier l'ivraie par la quantification de l'agressivité au moyen d'étranges échelles. Une idée folle court à ce propos, qui ressemble à de la science fiction : il serait possible de « repérer » le délinquant (ou le futur délinquant) par une évaluation précoce de l'agressivité. Loin de cette idéologie, la mesure de la « pression intentionnelle », n'est pas autre chose que la lecture par l'analyste du texte inconscient qui lui est livré, à l'insu même du sujet. Tout le discours est concerné par ce point, nous enseigne Lacan : les « suspensions », les « hésitations », les « inflexions » et les « lapsus », les « inexactitudes du récit »¹⁶. Ajoutons-y la dénégation, où le

¹² Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », 1975, in *Le bloc-notes de la psychanalyse* n° 5, 1985, p. 12.

¹³ Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *op. cit.*

¹⁴ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 103.

¹⁵ Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.

¹⁶ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 103.

désir inconscient aime à se glisser : « Ce n'est pas que je lui en voulais », « Je ne voulais pas lui faire mal », « Je ne le hais point », ou encore « Je ne dis pas ça pour vous blesser », autant de petites phrases anodines portant la marque de l'intention agressive.

Dans le dispositif même de l'analyse, nous dit Lacan, la pression intentionnelle se déploie sous la forme d'irrégularités quant-à l'application de la règle : retards aux séances, absences calculées ; manifestations repérées par Freud comme autant de résistances à l'analyse et au transfert. C'est d'abord par ces formes de résistances que la pression intentionnelle sera épinglée comme « intention agressive ». Lacan opère là un glissement de « la pression intentionnelle » vers « l'intention d'agression », par le biais de ces exemples. Ce déplacement ne laisse-t-il pas supposer que chez le *parlêtre*, l'intention est le siège même de l'agressivité ? Dans *Au-delà du principe de plaisir*¹⁷ Freud avait repéré cette primauté que Lacan déploiera peu après ce texte de 1948 dans « Le stade du miroir »¹⁸. Si l'agressivité est primaire, c'est qu'elle apparaît dès la première ébauche d'identification, dont elle découle.

Crescendo, Lacan décrit l'agressivité dans le dispositif analytique, et cela jusqu'au dévoilement abrupt de celle-ci. La « réaction thérapeutique négative » évoquée par Freud en est une conséquence, pouvant culminer dans une position franchement masochiste lorsque le patient s'oppose au travail analytique susceptible de le libérer de ses entraves. C'est dans le transfert même que se déploie la peur du jugement de l'Autre, au travers de craintes fantasmatiques, de réactions émotionnelles de colère, ou même, dit Lacan, de démonstrations visant l'intimidation. Si les manifestations de l'agressivité ne vont pas au-delà, c'est d'abord parce que l'analyste se garde bien de répondre sur l'axe imaginaire. En s'effaçant comme sujet, en se plaçant plutôt dans la position d'objet *a*, il déjoue l'intention agressive donnant ainsi à l'analyse, sa chance d'opérer. C'est là toute la question du maniement du transfert qui peut revêtir l'aspect des figures fondamentales de l'histoire du sujet (mère étouffante, dévorante, ou au contraire, manquante, pas assez aimante, père sévère, terrifiant) sans pour autant se réduire à une simple reproduction du passé. Depuis 1964, nous savons que le transfert est « la mise en acte de la réalité de l'inconscient »¹⁹, il est lui-même une manifestation de l'inconscient, précisera Lacan. L'autre raison qui freine le déploiement de l'agressivité est le transfert lui-même en tant qu'il est amour. L'amour inhibe l'agressivité tout en renforçant le Surmoi.

Le cabinet de l'analyste nous plonge dans un dispositif fait uniquement de discours, cela tend à rendre exceptionnelles les violences proprement dites. Elles ne feraient d'ailleurs que sortir le sujet du dispositif analytique.

La frappe du signifiant

Dans ce discours qui va se déployant sur le divan, les intentions agressives de l'Autre viendront immanquablement au devant de la scène. C'est même là le matériel de l'analyse : les conséquences des relations primordiales avec l'Autre, leurs effets, ce que le sujet en a fait, les symptômes qui en découlent. N'oublions pas que le sujet qui parle a d'abord été parlé, de ce fait, il dépend des signifiants qui l'ont précédé, et ont présidé à sa destinée.

Les figures parentales qui ont d'abord façonné le sujet par leurs signifiants marquants, mais aussi, dit Lacan, par leur attitude, laissent leur empreinte. L'efficacité de l'intention agressive de l'Autre primordial se réactualise dans la situation analytique. Lacan examine cela dans les troisième et quatrième paragraphes de cette thèse II et en tire toutes les conséquences : « dans l'action formatrice d'un individu sur les personnes de sa dépendance : l'agressivité

¹⁷ Freud, S. « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968.

¹⁸ Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *op. cit.*

¹⁹ Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.

intentionnelle ronger, mine, désagréger, elle châtrer, elle conduire à la mort »²⁰. Il rapporte l'exemple de l'un de ses patients meurtri par les mots ravageants d'une mère à qui il venait d'avouer son homosexualité.

La situation analytique est propice à faire resurgir ces mots qui ont blessé et qui souvent, sont devenus des signifiants-maîtres pour le sujet. Tel cet analysant, traité toute son enfance de « bon à rien » par son père du fait de ses difficultés à l'école et de sa maladresse. Malgré la position sociale très convenable à laquelle il est parvenu, il reste, dans sa vie conjugale, affective et familiale, ce « bon à rien ». Toujours entre deux femmes et ne sachant pas comment être le père qu'il faudrait, il ne cesse de répéter inlassablement la qualification paternelle. Il est « le petit garçon incontrôlable » et le « bon à rien ». Dans le transfert même, il fut longtemps « le bon à rien » ; cela se traduisait par des doutes constants concernant la tâche analysante : « je ne suis *bon à rien* dans cette analyse, je n'y arrive pas », ou bien « je ne suis pas sûr d'être vraiment en analyse », ou encore, « je ne sais pas associer autrement que pour faire de l'analyse à deux balles », etc. Tout cela démontrait, non seulement la résistance du sujet à l'analyse, mais aussi l'intention agressive qui se déployait au travers de ces signifiants-maîtres, vis-à-vis de l'analyse comme de l'analyste. Ce patient cheminait tout en s'efforçant d'aller contre ce cheminement, c'est-à-dire, contre lui-même. Tous ces obstacles n'empêchèrent pourtant pas son analyse d'avancer ni l'analysant finalement d'y consentir. Il continue de le faire avec ses doutes de sujet obsessionnel.

La cure permet peu à peu d'altérer les mots de la puissance mortifère qui leur est associée, ce faisant, elle permet d'isoler ces signifiants qui ont façonné le sujet et dont il n'est que l'effet. Ce n'est pas le passage d'un état inconscient à la conscience qui se trouverait opérer une mutation, mais bien le passage à la parole. Et, précisera Lacan « Il faut que la parole soit entendue par quelqu'un là où elle ne pouvait être lue par personne : message dont le chiffre est perdu et le destinataire mort. »²¹

Ces mots qui ont frappé le sujet comme des coups qu'il aurait reçus, le rendent souvent ultra sensible aux interprétations. La moindre remarque de l'analyste peut alors être vécue comme un nouveau coup et déclencher agressivité ou dégoût de soi. Il faut du temps pour que l'analyse allège de la puissance mortifère de l'intention agressive. Du côté de l'analyste, ce sera affaire de tact : se faisant docile aux signifiants du sujet, il apprendra de lui comment être analyste pour lui et ce n'est jamais, avec un analysant comme avec un autre. À chaque analysant son analyste.

Il n'est pas que les mots pour façonner le sujet. La seule voie de l'expressivité, dit Lacan, sans nécessairement impliquer la formulation de contraintes réelles, peut avoir imprimé sa marque puissante sur le sujet : un mot, un regard suffisent à l'écraser. La posture d'un parent, le ton de sa voix, sa simple présence, peuvent exercer leur force sans qu'il y ait eu de véritables sévices. Telle la statue du Commandeur pour Don Juan, et d'après ce que l'on sait, pour Mozart qui fit de ce drame une transposition sur sa propre vie, l'apparition de l'image paternelle dans la pensée du sujet peut l'angoisser jusqu'à la paralysie. Ainsi l'enfant, impuissant devant la force de l'adulte, peut être profondément marqué par l'intention agressive de son parent, ne fut-elle que supposée par lui. Ces situations font le lit de la sévérité du Surmoi, quand la volonté de jouissance se retourne sur le sujet lui-même. Dans les analyses d'enfants, cette intention se retrouve fréquemment dans des récits et dessins sous la forme de la menace d'être meurtri, ou dévoré. Dans les analyses d'adultes, les rêves, les fantasmes en sont l'écho. L'émergence de l'intention agressive se révèle donc inévitablement dans le transfert au cours d'une analyse. Ces situations, ces attitudes, sont néanmoins toujours affaire de signifiants.

²⁰ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 104.

²¹ Lacan J., « Discours de Rome », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 140

Madame A.

Madame A. fut longtemps mutique, ce symptôme datait de sa petite enfance ; une longue analyse lui permit d'en cerner la cause dans « la pression intentionnelle maternelle », et d'isoler une scène fantasmatique : autour de la table, la mère oblige les enfants et le père à parler. Ce n'est pas la nourriture qui s'échange là, dans la salle à manger, mais des mots ; des mots impossibles à sortir donc. La mère, pour ce sujet est une figure de l'intrusion et de l'impudeur, elle est restée pour sa fille une figure toute-puissante et terrifiante ; cette terreur s'est évidemment rejouée dans le dispositif de l'analyse où l'on est – justement – censé venir parler. cela s'est longtemps traduit pour cette patiente, en « obligation » de parler. Le silence lui-même, que gardait l'analyste, a été durablement vécu comme une pression terrifiante et la supposition de savoir s'équivalait à la toute-puissance maternelle. Grâce à l'analyse, le symptôme est devenu moins virulent et l'angoisse moins intense quand la patiente a pu accéder à la faille de l'Autre maternel. Ce pas une fois franchi, la tonalité des séances a changé.

Ici, ce ne sont ni des coups, ni des mots, qui ont paralysé le sujet, mais le « pas de mots » couplé au « trop de mots » – attendus et retenus – tout cela sous la contrainte de la mère, qui pensait sans doute bien faire en incitant sa famille à parler. Cette contrainte, amplifiée par le sujet, révélera sa face cachée : protéger un amour oedipien pour le père, lequel nourrissait lui-même le ravage mère-fille.

Les imagos trans-structurales du corps morcelé

Il y a les mots, les paroles, mais aussi *ces phénomènes mentaux appelés les images* comme le dit Lacan. Toute la thèse II converge vers les termes freudiens d'*imago* et de *Trieb*. Remarquons qu'à cette époque, Lacan traduit encore *Trieb* par instinct.

Seule la psychanalyse peut donner leur véritable valeur aux images formées dans la *psyché* du sujet à partir de ses expériences précoces. Ces images, auxquelles Lacan fait ici référence, sont « des variations des *imagos* » primitives, matrices articulées aux « instincts ». Peu après, Lacan critiquera cette traduction pour lui substituer celle de « pulsion », écartant ainsi la confusion avec l'instinct animal. Chez l'humain, c'est-à-dire le *parlêtre*, la pulsion est désormais liée au langage, lequel n'ayant rien de naturel, aucune harmonie instinctuelle n'est à attendre, en particulier dans la relation entre les sexes.

À plusieurs reprises, notamment dans le Séminaire *Les non-dupes errent* Lacan soulignera qu'il y a « quelque chose dans Freud, qui prêtait à cette confusion qu'on a faite, en fin de compte, en traduisant *Trieb* par instinct »²². Les *imagos* ici évoquées, enfouies au plus profond du sujet, représenteraient « les vecteurs électifs des attentions agressives »²³, précise Lacan. Il les rassemble sous la rubrique d'« *imagos* du corps morcelé »²⁴ où se recensent la variété des images de « castration, d'éviration, de mutilation, de démembrement, de dislocation, d'éventrement, de dévoration, d'éclatement du corps »²⁵. Les signifiants qui leur sont accolés ne prennent pas la même valeur selon la structure de celui à qui elles apparaissent. De telles images surgissent aussi bien dans les rêves de sujets névrosés, notamment sous la forme de cauchemars, ou de fantasmes, et cela est toujours à lire dans la perspective d'une menace d'agression, qu'elle soit de l'Autre ou envers le sujet lui-même. Cependant, la menace n'est pas la même dans la névrose et dans la psychose, car l'Autre n'y

²² Lacan J., Le séminaire, Livre XXI, « Les non dupes errent », leçon du 19 février 1974, inédit.

²³ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 104

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

occupe pas la même fonction. Les sujets psychotiques n'ont pas à leur disposition le voile qui protège du réel, aussi peuvent-ils se perdre complètement dans ces évocations imaginaires. Rappelons-nous que les rêves les plus crus ne disent rien sur la structure. Une image de mutilation qui apparaît au décours d'un récit de rêve, d'une association dans le déroulement d'une séance, ne peut s'appréhender que dans le contexte structural du sujet qui la mentionne. L'analyste est donc attentif, non seulement à l'apparition de ces images, mais surtout à ce que le sujet en fait.

Lucien par exemple, a un symptôme sexuel assez banal : « là où il aime il ne désire pas et là où il désire, il n'aime pas » pour le dire comme Freud. Quand il fait l'amour avec la femme qu'il aime, surgissent *Les cannibales*, soit l'image du tableau de Goya du même nom. Ses associations le conduisent à avouer que sa peur du désir de sa compagne le rend impuissant. Lors de la pénétration, pétri par la crainte de se faire dévorer, il s'imagine réduit à un corps sans tête. L'angoisse est réelle et toute une horrible fantasmagorie avec laquelle il adore s'effrayer, se prête à l'illustrer. Rien pourtant ne menace, dans le réel, l'unité de son corps. Avec les prostituées qu'il rencontre parfois, il vérifie d'ailleurs cette intégrité, car là où il ne rencontre aucun désir provenant de l'Autre, l'angoisse ne l'envahit plus. Il paie les prostituées avec son argent et non avec la livre de chair.

Certaines images inquiètent aussi Marie, lors des relations sexuelles, moins crues, mais c'est pourtant toute sa personne qui est menacée de disparaître : elle ne sent plus son corps qui est alors détaché de sa pensée : en morceaux, il ne lui appartient plus et l'angoisse la submerge ; « c'est comme la mort » dit-elle. Toute relation avec l'autre sexe la jette immédiatement dans la plus grande perplexité.

Un petit garçon psychotique, très angoissé par son vécu hallucinatoire, dessinait malgré tout son corps dans sa globalité, à ceci près que le cerveau flottait au dessus de la tête, détaché : « Là, c'est moi – commentait-il en montrant le bonhomme – et là, au-dessus, c'est mon cerveau. » Ce cerveau ne lui appartenait pas, mais vivait sa vie tout seul et le parasitait via cet automatisme mental dont il allait bientôt pouvoir dire qu'il le commandait.

Quand cet enfant fut capable de dire qu'il ne voulait plus recevoir ces ordres effrayants mais commander lui-même sa vie, ce trait particulier dans ses dessins, disparut.

Ces « *imagos* du corps morcelé » témoignent du fait que le corps ne nous est pas donné d'emblée, le sujet devra faire, de ce corps étranger et de la jouissance qui le déborde, son corps propre.

Le petit d'homme, sorti brutalement du ventre de sa mère où ses besoins vitaux étaient assouvis, naît prématuré. Incapable d'assurer seul sa survie, il se trouve dès l'origine, vulnérable et dans la dépendance absolue de l'Autre. Quand il a faim ou froid, il n'a que le cri pour dire sa détresse. Le plus souvent, l'Autre le traduit en appel et lui répond en lui donnant, non seulement la nourriture dont il a besoin, mais aussi de l'amour et des mots. Cette traduction, par la mère, du cri en appel est pour l'enfant la condition de l'entrée dans le langage. C'est ainsi que commenceront les échanges qui ne sont que la conséquence de son inscription dans le langage, avant même sa venue au monde. La faim assouvie ; la succion, les caresses et paroles maternelles se conjoignent dans les toutes premières expériences de plaisir où puisera le babil, prime ébauche de la parole, qui laissera ses traces dans la langue du sujet. Pour cerner cette rencontre des mots avec le corps de l'enfant, Lacan a utilisé l'expression « la *lalangue* »²⁶ qu'il voulait proche du mot lallation. Jouissance du corps et jouissance de

²⁶ Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », 1975, in *Le bloc-notes de la psychanalyse* n° 5, 1985, p. 11.

lalangue se conjoignent sans que les signifiants ne parviennent à tout maîtriser des pulsions qui assaillent l'enfant : signifiant et sexuel ne coïncident pas.

Innommable, ce corps qui se jouit tout seul est source d'angoisse. Le sujet isolé devant l'énigme de l'incontrôlable pulsion, ne trouve aucune réponse de l'Autre, il n'a alors d'autre choix que de construire un symptôme comme réponse au trou dans le savoir, incluant la jouissance.

Ces précisions, puisées dans les textes de Lacan des années soixante-dix, mettent en évidence un corps distinct de l'organique, et s'il n'est pas possible de saisir le corps réel, nous pouvons cependant éprouver la jouissance qui en déborde. D'abord imaginaire, le corps ne s'unifiera comme image qu'à partir d'un sujet, pas sans le symbolique, donc. Le corps n'existe que dans un rapport au monde, pris dans le désir de l'Autre, dans le langage : « Le corps [...] dont l'être qui s'en soutient ne sait pas que c'est le langage qui le lui décerne, au point qu'il n'y serait pas, faute d'en pouvoir parler. »²⁷.

Ces développements plus tardifs de l'enseignement de Lacan sont déjà en germe dans cette thèse de 1948, où nous découvrons que la rencontre du corps sexué fait le tourment de l'humanité. Ce rapport intime au corps, ce rapport au corps propre, est effet de signifiant, de culture. Il n'y a de rapport au corps que dans le rapport à l'Autre cependant, le sujet reste structurellement dans la plus profonde solitude. Cela n'est pas incompatible.

Corps martyrisés

Les pratiques sociales, évoquées par Lacan dans le septième paragraphe de ce texte (rites du tatouage, incision, circoncision, mode) mettent en évidence la solitude et le rapport à l'Autre. Que penser, de nos jours, de la pratique du tatouage, du piercing, qui se sont largement étendues dans nos sociétés ? Quelle serait désormais leur fonction ? S'il ne représente plus le passage de l'enfance à l'âge adulte, fonction qu'il avait dans les sociétés dites primitives, le tatouage répond tout de même à des règles, plus floues sans doute, moins codifiées, plus hétérogènes aussi, que celles des sociétés primitives. Si de telles pratiques évoquent parfois des rites de passage, le code alors, concerne un groupe plus restreint. Tel prisonnier se fera tatouer pour accéder à un statut dans un groupe influant qui le reconnaîtra comme l'un des siens, dans le moment où il est exclu de la société des hommes. C'est bien dans une perspective identificatoire à un groupe social que se pratiquent ces marques sur le corps.

Tel adolescent choisira de se faire inscrire une image précise (ou de se faire *piercer*) sur un endroit du corps qui l'est tout autant pour ressembler à un personnage admiré, mis en position d'idéal, ou pour faire partie d'une communauté. D'autres vous diront que ce signe sur leur corps sert justement à les différencier, à être marqué spécifiquement, pour ne ressembler à personne.

« Je cherche l'image que je veux me faire tatouer sur la nuque » me dit une jeune patiente : « Je veux qu'elle soit unique, que personne d'autre ne la porte, que ça me donne un surplus d'identité. » Le narcissisme puise inévitablement dans les offres du marché ; ici, pour être l'unique, là pour être « comme ».

Dans les deux cas, il ne s'agit pas de la référence symbolique impliquée dans les rites ancestraux, car celle-ci se caractérise d'être la même pour toute une société.

Actuellement, dans ces pratiques c'est l'imaginaire, et non le symbolique, qui est aux commandes. Ces marques destinées à attraper le regard de l'Autre se sont tellement répandues ces dernières années, qu'il est possible qu'elles n'attrapent plus rien du tout. En dehors de l'excès que, peut-être elles permettent encore de cerner, le tatouage comme le *piercing* sont ramenés à de simples accessoires de mode à l'instar des boucles d'oreilles qui de tout temps ont paré les femmes. Cette banalisation n'en laisse pas moins l'empreinte d'une agression sur

²⁷ Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 409

le corps. L'arbitraire de la mode auquel nous obéissons tous est lui-même en contradiction avec le « respect du corps humain », dont Lacan nous fait remarquer que l'idée est récente dans notre culture. Rien de naturel donc, chez l'être parlant, du fait même du langage. Lacan n'a plus cessé de le démontrer : le corps est non seulement de l'imaginaire mais aussi du langage, de l'Autre et l'agressivité y est concernée d'emblée.

Dès l'accès au langage, les enfants témoignent du rapport à leur corps ou à celui de l'autre par l'imagination la plus cruelle. Il suffit d'écouter la fabulation et les jeux des enfants pour accéder à ces cruautés. Il n'est point besoin du cabinet du psychanalyste pour cela, cette férocité est derrière chacun des visages angéliques que nous côtoyons !

Une cruauté de détails

Il est vain d'espérer que l'âge libère les hommes de ces tourments. Pour éclairer ce point, Lacan convoque Jérôme Bosch dont l'œuvre est riche en détails d'une exquise cruauté, depuis le triptyque du « Jardin des délices » jusqu'à ses nombreuses représentations du « Jugement dernier ». À cet égard, l'iconographie du « Jugement dernier » n'a cessé, du XXII^{ème} siècle à nos jours, de nourrir les fantasmes sadiques et masochistes des peintres, et des autres ! Cette scène est la parfaite illustration d'Eros et de Thanatos, c'est la jouissance et le tourment des hommes.

La moindre fresque illustrant ce thème nous offre l'illustration de l'agressivité propre à l'être parlant. Cet été, près de Tende, une chapelle décorée de fresques naïves autant que sadiques attira mon attention : sur l'une d'elles la représentation de l'enfer recelait des détails dont la cruauté tournait au comique : on y voyait un homme souriant enroulant autour d'un cylindre et à l'aide d'une manivelle, les intestins d'un autre dont le ventre était soigneusement découpé. Celui-là avait le visage déformé par la douleur et les cris.

Un détour par Pise : l'inoubliable fresque attribuée au « Maître de la transfiguration de la mort », peinte au XIV^{ème} siècle, à l'époque même où Giotto peignait son célèbre *Jugement dernier*.

Fra Angelico, Van Eyck, Van der Weyden, Memling, Signorelli ont tous abondamment traité de ce thème au XV^{ème} siècle : dans chacune de leurs œuvres, les damnés sont écrasés par le poids de leurs péchés et leur visage montre la douleur, la haine et la folie. Au XVI^{ème} siècle, Dürer, Bruegel l'ancien, Le Tintoret, emboîtèrent le pas à leurs aïeux. Puis au XVII^{ème} siècle Rubens, entre deux peintures joyeuses et pleines de vie, n'a pas manqué de représenter les scènes sadiques du Jugement dernier. Plus récemment, William Blake et plus près encore Salvador Dali avec « L'enfer de Dante » ; Kandinsky, Bernard Buffet, témoignent de l'universalité de ce thème, au travers des époques, des lieux, et des écoles de peinture. La peinture religieuse, spécialement de la religion catholique, est riche des représentations de ces horreurs, en quoi se démontre que l'amour et la haine se côtoient comme deux éléments d'une même surface : Lacan résumera avec son célèbre néologisme – *hainamoration* – ce que Freud, déjà, avait décelé.

« La prévalence parmi elles, découverte dans l'analyse, des images d'une autoscopie primitive des organes oraux et dérivés du cloaque, a ici engendré les formes des démons » indique Lacan en 1948. C'est aussi frappant dans toute l'iconographie que nous avons citée.

Il existe dans ces tableaux, une proximité entre des images évoquant la mort et d'autres, représentant la naissance et la sexualité.

Or, Freud nous a appris combien la mort et la sexualité tourmentent les hommes, mais aussi, qu'elles n'avaient pas de représentation dans l'inconscient. Lacan, avec son invention de la catégorie du réel, a pu donner à cette découverte son prolongement : le réel, c'est l'impossible, et l'impensable, c'est la mort.

Faute de représentation du réel, l'imaginaire nourrit les fantasmes et les rêves des hommes. Lacan évoque la survenue de telles images, dans l'analyse, quand elle « paraît venir se réfléchir sur le fond des fixations les plus archaïques », et il l'illustre par une petite note clinique provenant du rêve d'un patient : « lui étant en voiture avec la femme de ses amours difficiles, poursuivi par un poisson volant, dont le corps de baudruce laissait transparaître un niveau de liquide horizontal, image de persécution vésicale d'une grande clarté anatomique »²⁸.

Ainsi, les pulsions agressives peuvent-elles faire retour en images de persécution, par l'effet d'un simple retournement. Quand l'intention d'agression se transforme, l'agresseur devient lui-même la victime de ses propres pulsions.

Nous connaissons cela, particulièrement dans la psychose : quand le réel, l'imaginaire et le Symbolique se dénouent, l'agressivité peut se réaliser. La volonté de jouissance se cristallise dans le passage à l'acte auto ou hétéro agressif. Prenons l'exemple de la voix hallucinée qui agresse le sujet ; elle peut en retour, l'obliger à agresser l'Autre ou lui-même.

L'agressivité cependant, même en acte, ne concerne pas seulement la psychose.

Pour preuves, Lacan cite les armes fabriquées par les hommes, dont « le raffinement cruel » est à mettre dans la série des fantasmagories et tourments que nous avons précédemment cités, tous liés aux pulsions agressives et aux identifications imaginaires dont il a dégagé le ressort dans son article sur *le stade du miroir*²⁹.

L'imagination des hommes est sans limites pour ces sortes de cruautés. En témoignent les armes virtuelles des jeux vidéos, de plus en plus sophistiquées ; non seulement ces jeux se vendent dans le monde entier, mais y ont accès des enfants de plus en plus jeunes. Leur développement sur le marché trouve son origine et son succès dans ces pulsions agressives. Le marché s'adresse d'ailleurs directement à elles. Ce n'est pas que les pulsions agressives se seraient démultipliées ; elles sont là de toujours. Aujourd'hui, il semble seulement que la course effrénée au plaisir par les objets de consommation pousse à la décharge pulsionnelle immédiate et, ce faisant, fragilise le voile qui protège du réel. C'est ce à quoi notre pratique analytique doit s'adapter au XXI^{ème} siècle. Chaque époque ayant sa façon de civiliser les pulsions agressives, de traiter l'indomptable.

Freud a fait du Surmoi une instance civilisatrice sans laquelle les hommes s'entretueraient en permanence. Si l'agressivité est la manifestation de la pulsion de mort dans les rapports sociaux, comme Lacan l'illustre ici, c'est bien le Surmoi qui tempère la cruauté envers l'Autre. La volonté de jouissance retournée contre le sujet lui-même est civilisatrice. Ainsi l'amour, du fait de la dépendance qu'il entraîne vis-à-vis de l'Autre, inhibe l'agressivité et renforce le Surmoi l'empêchant de se porter sur les autres. Elle s'accomplit alors par le Surmoi qui exerce sa férocité sur le sujet lui-même. La religion, comme l'avait vu Freud, a bien compris cela.

Lacan termine cette sa thèse II en évoquant le danger d'une réduction *béhaviouriste* du procès analytique qui mutilerait « ses données subjectives les plus importantes », à savoir les fantasmes. Nous sommes aujourd'hui très au-delà des craintes formulées par Lacan, puisque ce sont les fondements mêmes de la psychanalyse qui sont attaqués. Soixante ans après, ce texte reste actuel, mais la réalité a amplement dépassé la fiction de ses craintes.

Lacan conclut en mettant l'accent sur les fantasmes conçus comme témoins « qui ont permis de concevoir l'*imago* formatrice de l'identification. » Le fantasme y est une image, mais aussi un signifiant connecté à l'objet de la pulsion. Il se construit à partir des toutes premières expériences libidinales et des signifiants primordiaux. « L'*imago* formatrice de

²⁸ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 105.

²⁹ Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du *Je* », *op. cit.*

l'inconscient »³⁰, comme le présente Lacan dans cette dernière phrase de la thèse, prend déjà sa place dans la construction du fantasme auquel il donnera plus tard toute sa portée.

Dans ce travail de Lacan sur l'agressivité en 1948, prolongation du *stade du miroir* où l'identification imaginaire est centrale, l'Autre est essentiel, et comme il le précisera plus tard dans « Fonction et champ de la parole et du langage », la tension conflictuelle interne du sujet « se précipite en concurrence agressive ». Cependant, cette thèse ouvre aussi des questions sur lesquelles Lacan reviendra à de nombreuses reprises.

Dans le *Séminaire* Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, la catégorie de la jouissance sera mise au premier plan et le réel de « la Chose » pris en compte. Lacan y parlera alors d'une *volonté de destruction directe*.

Les questions soulevées par ce texte de 1948 ne seront vraiment résolues que dans le dernier enseignement de Lacan, où il fera valoir une jouissance du réel irréductible. Il fera alors du *sinthome* un mode de jouissance.

« L'orientation sur le *sinthome* – nous disait J.-A. Miller il y a un an – met l'accent sur : ça jouit là où ça ne parle pas, ça jouit là où ça ne fait pas sens »³¹.

Il y a bien un réel irréductible dans l'agressivité telle que Lacan nous la présente dans cette thèse. Un hors-sens qui n'est pas encore désigné comme tel, mais sur lequel on pressent déjà qu'il est en train de buter et qu'il aura à cerner.

Lire Lacan avec Lacan, c'est se donner la possibilité d'apercevoir quel précurseur de lui-même il était, tout comme Freud fut précurseur de Freud !



La galère sociale Serge Cottet

« Thèse v : Une telle notion de l'agressivité comme d'une des coordonnées intentionnelles du moi humain, et spécialement relative à la catégorie de l'espace, fait concevoir son rôle dans la névrose moderne et le malaise dans la civilisation »³².

Sociologie lacanienne

J'aborde avec vous la thèse v, dernière partie du texte, où Lacan introduit ce qu'il appelle « notre sociologie »³³. C'est une catégorie qu'il n'est pas habituel de voir sous sa plume. Nous pouvons faire apparaître, chez Lacan, une biologie lacanienne, une éthologie – d'ailleurs elle n'est pas en reste ici – une théorie du comportement animal et, à cette époque notamment, une sorte de sociologie lacanienne. Dans cette thèse v, Une réflexion est sollicitée, sur le champ social, sur la politique et les rapports du psychisme individuel à la cité. C'est une version lacanienne des rapports du social à l'individuel, qui est mise, dans ce texte, sous la bannière

³⁰ Lacan J. « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 106.

³¹ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », cours du 17 décembre 2008, inédit.

³² *Ibid.*, p.120.

³³ *Ibid.*, p.121.

de Platon. Et comme on le voit dans ces années-là (1948/1950), il s'agit d'une réflexion sociologique sur la criminalité, plus précisément sur les rapports entre une certaine pression sociale et la criminalité. Nous ne sommes pas très loin, bien que cela fasse tout de même dix ans, des orientations de Lacan contenues dans *Les complexes familiaux* de 1938³⁴. Entre les deux époques, la guerre fait une apparition manifeste, encore que discrète, sous les auspices des armements. Dans leur rapport avec le corps morcelé et l'agressivité, c'est toute la structure de la paranoïa qui est remise en chantier dans ce contexte de la barbarie moderne ; et nous trouvons une sorte de déréliction finale sur « la galère sociale »³⁵ – mot qui nous apparaît aujourd'hui très contemporain – et le suicide de la société. Cet article sur l'agressivité se termine quand même très mal. Pourquoi ? Parce qu'au fond, Lacan poursuit son intuition qui reste freudienne mais se trouve à la fois renouvelée par l'hypothèse du stade du miroir selon laquelle l'agressivité dépensée dans la guerre, une fois inhibée, se transfère ailleurs et renforce les forces funestes d'un surmoi autodestructeur, soit les facteurs d'autodestruction.

Revenons donc au point de départ : le texte est entièrement traversé par la théorie du stade du miroir, que Lacan appelle ailleurs « la balayette du stade du miroir » en tant qu'il permet une simplification de tous les problèmes liés à l'agressivité, au passage à l'acte tel que nous en trouvons le germe, en particulier, dans sa thèse concernant la théorie des psychoses. La thèse des années trente³⁶, par anticipation, fait valoir la paranoïa d'autopunition, c'est-à-dire le fait qu'en frappant l'autre, Aimée se frappe elle-même. Ses persécutrices ne sont que des miroirs. On trouve donc une anticipation du stade du miroir dès 1932-1933 ainsi qu'un prolongement en 1948, après un renouvellement de cette thèse en 1938 avec le complexe fraternel, sur quoi J.-A. Miller revient cette année.

Nous croisons là une des nombreuses manifestations de ce stade du miroir, de l'agressivité conçue à partir de la relation imaginaire au semblable, sous les espèces de l'agression suicidaire du narcissisme. Le mot *agression* est lié au suicide que connote chez Lacan le terme d'agressivité. Si elle n'est pas biologique, elle n'en est pas davantage lutte pour la vie, ou instinctive. Elle est même tellement peu instinctive que Lacan n'intègre pas complètement, à cette époque, la pulsion de mort de Freud. D'ailleurs il la traduit toujours par *instinct*. Il ne conteste pas la traduction funeste de la *Todestrieb* par instinct de mort. Comme les *postfreudiens*, Lacan réagit assez négativement à ce concept qui lui paraît trop paradoxal, l'instinct étant le propre du vivant, la somme des forces qui résistent à la mort, comme adaptation. Lacan va jusqu'à faire l'hypothèse que c'est là la limite de la pensée de Freud.

Au fond chez Freud, le narcissisme est construit, en 1914, pour réfuter Jung : il faut deux *libidos*, une libido du moi et une libido sexuelle pour éviter de noyer la *libido* dans le magma de l'énergie psychique. D'aucune manière, le narcissisme n'est lié à cette époque à la pulsion de mort. Huit ou neuf ans après, Freud fait l'hypothèse de la *Todestrieb*, sans jamais faire la synthèse des deux concepts. Nous pouvons donc lire le premier Lacan, le Lacan dit de l'imaginaire, comme un effort pour unifier deux concepts qui ne le sont pas chez Freud : pulsion de mort et narcissisme. Cependant, à ce moment-là, la pulsion de mort, au lieu d'être conçue seulement comme agressivité dirigée vers l'extérieur, est autodestruction. C'est seulement sous cette forme de l'autodestruction que Lacan l'intègre dans sa théorie du stade du miroir.

³⁴ Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 60.

³⁵ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 124.

³⁶ Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le Seuil, 1975.

L'autodestruction est tellement peu référée à un instinct ou à une biologie qu'elle est l'avatar lacanien de la deuxième topique. Reliée à un signifiant fondamental de la deuxième topique, le surmoi, elle est aussi l'effet d'une évolution : sa dégradation par rapport au Nom du Père. Cette élaboration est déjà bien installée dans la doctrine et notamment dans la clinique des psychoses. La balayette du stade du miroir balaie l'ensemble des phénomènes cliniques référés à la paranoïa. Les relations imaginaires sont foncièrement paranoïaques, et combinent mégalomanie, grandeur et persécution. Nombre des phénomènes épinglés dans *Les complexes familiaux* ressortissent, de manière explicite en 1938, à ce tranchant mortel du stade du miroir. Or ici, nous avons un déplacement de ce tranchant mortel, de cette agression suicidaire dans le champ social.

Il y a aussi la pulsion de mort interne à des familles en décomposition où une anomalie de la structure familiale est en cause. Comme il n'a pas encore le mot *forclusion*, Lacan dit « anomalie de la structure », mais il s'agit d'un trou dans la symbolisation. Cela donne lieu à toutes les formes de décadence familiale dont la typicité s'était localisée en Europe centrale. Toutes accompagnent le déclin de l'*imago* du père. Nous pouvons surtout le constater dans cette Europe-là et ce n'est pas pour rien que la psychanalyse est née là, d'un juif immigré qui s'appelle Sigmund Freud. Dans les biographies récentes de Freud, on insiste sur la communauté juive de Freud, sur le fait qu'il parlait sans doute le yiddish de Galicie avec sa mère. Lacan va jusqu'à imputer la naissance de la psychanalyse à des conditions sociologiques. La sociologie lacanienne est donc la sociologie du déclin du Nom-du-Père, ce signifiant appelé à l'époque : *l'imago paternelle*.

Cette détérioration de l'image engendre toutes sortes de discordance dans la vie familiale et rend compte des psychoses à thème familial. Ce schéma peut aussi servir à épingle un certain nombre de phénomènes de société jusqu'en 1948-1950. On peut ainsi lire le chapitre V de deux façons, à partir de ce point.

Application des concepts psychanalytiques à la guerre

Quels sont les phénomènes sociaux et politiques de l'époque, justiciables d'une analyse par le concept d'agression narcissique ou d'agression suicidaire du narcissique ? Sous quelle impulsion Lacan injecte-t-il cette catégorie dans le champ social ? Cela aurait pu être *Warum Krieg ?* de Freud³⁷. Freud s'est sérieusement intéressé à l'application des concepts de la psychanalyse à la guerre, avant, puis après l'invention de la pulsion de mort. En 1933, dans son échange de lettres avec Einstein, *Warum Krieg ?*, il revient sur la guerre de 1914 et anticipe le prochain cataclysme. Freud fait alors valoir une sorte d'agression constante, qui ne se sublime pas entièrement, qui ne se transforme pas dans les défilés de la culture et du signifiant ni dans la technique, une poussée constante qui n'est jamais saturée, qui a une part d'agression libre et qui, si elle n'est pas satisfaite dans la guerre ou dans la destruction du semblable, se retourne sur le sujet. Cela justifie l'existence de ce que Lacan nomme maintenant : la névrose contemporaine, la névrose moderne.

Voilà exactement le terme qu'il employait en 1938 : *la grande névrose contemporaine*. C'est encore du vocabulaire sociologique. Le malaise dans la civilisation se poursuivait avec Lacan par le repérage de formes modernes de la névrose qui mettent précisément en fonction cette forme dégradée du Nom-du-Père qu'est le Surmoi et celle des complexes hypocondriaques comme nous l'observons à la fin du chapitre V, soit une sorte de symptomatologie qui touche essentiellement le corps : l'inhibition, l'obsession et le corps. La psychologie individuelle ou

³⁷ Freud S., « Pourquoi la guerre? », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1987, p. 203-215.

la psychanalyse individuelle, à elles seules, ne pouvaient rendre compte des faits de l'inconscient articulés au champ social et appuyés sur le discours de la société.

La présence du sociologue Durkheim est moins patente ici qu'en 1938. À cette époque Lacan a manifestement en tête *Le Suicide, étude de sociologie* (1897) de Durkheim qu'il corrèle avec un certain type de famille plus ou moins intégrée ou intégratrice de l'individu. C'est tout de même très présent à la fin du texte où nous avons un développement sur la solitude, l'individualisme, l'individualité, la pression de la société soit sur l'individu à partir d'idéaux moïques, c'est là une conception franchement paranoïaque de la vie sociale.

Lacan nous rappelle les sources d'une idéologie qui fait de l'agressivité une certaine vertu. Aujourd'hui on dirait violence : la violence à l'école, la violence dans le monde, la violence dans le couple. À cette époque, le terme d'agressivité n'est pas connoté aussi péjorativement malgré les « événements » qui viennent de se passer et qui s'appellent *la deuxième guerre mondiale*. Contrairement à Freud, chez qui il y a un accent vraiment dramatique en 1933, cela est assez étouffé dans ce texte de Lacan, qui remonte plus loin dans l'idéologie de « la vertu de la force »³⁸. Freud ne se fait aucune illusion sur les institutions internationales censées mettre fin à la guerre (la Société des Nations). Jusqu'en 1918, il est pour l'Allemagne, il a ses deux fils à la guerre et réfléchit à l'idée nationaliste. C'est un juif avide de savoir, comme dit J.-C. Milner, qui épouse absolument l'idéologie allemande, bien que parlant le yiddish de Galicie avec sa maman. Puis il faut attendre la fin de la guerre, la mort de sa fille Sophie en 1923, son cancer et surtout la découverte de la pulsion de mort pour qu'à nouveau frais, Freud pense la guerre et les horizons funestes qui s'annoncent dans des termes extrêmement dramatiques. En dialoguant avec l'homme de sciences, il échange et pense, comme Einstein qu'il y a vraiment un *mal radical*. Nous connaissons d'autres théoriciens du *mal radical* dans l'homme, comme Hobbes. On retrouve aussi cela dans l'idéologie religieuse mais le mal radical n'est pas toujours l'idée du pêché originel – chez Hobbes, c'est autre chose. Einstein ne semble pas se faire trop d'illusion, lui non plus, sur la Société des Nations. Il n'a pas d'autres arguments que ceux que j'appellerais vulgaires : l'homme aime la guerre. Ce que Freud rectifie par la doctrine de la pulsion de mort qui n'est pas du côté de l'amour de la guerre ou du sadisme, mais d'une zone beaucoup plus obscure encore intéressant une jouissance narcissique qui va jusqu'au suicide.

Vous pourrez ainsi comparer l'article *Pourquoi la guerre ?* de Freud à ce chapitre. Il est curieux que ce texte de Freud ne soit pas sollicité à cet égard. Il y a d'autres signifiants freudiens qui sont en circulation dans ce chapitre V, mais sauf erreur de ma part, pas celui-ci. C'est par déplacement sur d'autres enjeux, sur d'autres problèmes modernes que nous saisissons dans ce texte l'impact de la guerre, notamment sur le plan diplomatique avec la guerre froide. Il s'agit donc vraiment d'un texte d'après guerre qui prend en compte non pas les malheurs de la guerre, ni ses désastres, qui ne présente pas un aperçu humaniste de l'horreur qui habite l'homme, mais qui prend en compte la technique : Quelle technicité a engendré la guerre ? De quoi la guerre a-t-elle accouché ? Lacan reprend là une vulgate : la guerre engendre des nations. On parle des vertus de la force. Pourquoi ne pas parler des vertus de la guerre ? Qu'on le veuille ou non, la grande technologie et l'expansion du capitalisme en dépendent. Le renouvellement du capitalisme, qu'il soit ou non guerrier, engendre des formes de communications nouvelles. Que serait la télégraphie, que serait la téléphonie sans la guerre de 1914 ? Il y a probablement eu depuis beaucoup d'articles, d'essais ou d'ouvrages de référence sur ce que la guerre a apporté. De toute façon il a fallu réfuter l'hitlérisme, c'est-à-dire la justification politique de la conquête de l'espace vital, thème très présent dans ce texte.

³⁸ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 120.

Ce que Lacan nomme « la loi de fer de notre temps »³⁹ est une critique de l'idéologie de la concurrence vitale, une critique de l'idéologie darwinienne. Le nom s'y trouve explicitement : « aussi bien le succès de Darwin semble-t-il tenir à ce qu'il projette les prédatations de la société victorienne »⁴⁰. C'est très vite dit ! C'est de la haute érudition sur le darwinisme social, lequel est le transfert en sociologie politique des thèses de Darwin sur la lutte pour la vie et la sélection naturelle. Une interprétation libérale en est le ferment, dans le meilleur des cas – surtout pas d'intervention de l'État dans les échanges, que les plus forts gagnent ! – et au pire, une interprétation fasciste. Encore qu'il y ait d'autres sources à l'hitlérisme que la lutte pour la vie afin de justifier la conquête de l'espace vital, c'est-à-dire la conquête de l'Est par la *Wehrmach*.

Marx et Engels critiquaient le darwinisme social, pas seulement à partir de critères idéologiques, mais de critères scientifiques. Darwin lui-même, contemporain de ce détournement, a tout fait pour l'éviter en considérant que la sélection ne choisissait pas les types plus forts au détriment des plus faibles. C'est toujours, au contraire, un type moyen qui est sélectionné et ce n'est pas par l'adaptation aux conditions extérieures. Il n'y a donc aucune justification scientifique à l'extension de la biologie darwinienne à la sociologie et à la lutte des classes.

Il faut croire qu'en 1948 nous n'en étions toujours pas revenus puisque Lacan se fait obligation de réfuter rapidement cette idéologie, qui est pour lui un peu passée, car elle justifie le colonialisme anglais de l'ère victorienne.

La lutte de pur prestige du moi

Lacan n'explique la guerre ou les grands holocaustes ni par la lutte des classes, ni par la concurrence vitale, pas plus que par l'argument biologique. Il n'opère pas la réduction de l'homme à un animal, ni celle de l'agressivité humaine à l'agressivité animale. Le tranchant mortel dont nous avons parlé appartient à la structure du narcissisme. Lacan va le chercher dans la philosophie, chez Hegel. En apparence, le stade du miroir est un stade du développement psychologique, concept qui vient de Wallon, plus profondément et de manière structurale, Lacan l'utilise en mettant l'accent, non pas sur l'assomption du *moi* ou du *je*, mais sur la déchirure mortelle, sur le rapport maître/esclave, soit le fait que l'image narcissique comporte deux traits : elle est totalisante, image maîtresse, mais en même temps, elle est image de mort. Maître et esclave doit s'entendre dans le sens d'un assujettissement subjectif à cette image maîtresse, cet *Urbild*. En 1951 dans son *Séminaire I*, la synthèse entre la philosophie hégélienne et l'image, *Urbild*, se fait de manière très précise : « C'est par-là que s'introduit cette faille spéciale qui se perpétue chez l'homme, chez lui dans la relation à un autre infiniment plus mortel pour lui que pour tout autre animal »⁴¹. Selon lui, le semblable est beaucoup plus mortel pour l'homme que pour tout animal. « Cette image du maître qui est ce qu'il voit sous la forme de l'image spéculaire, se confond chez lui avec l'image de la mort. L'homme peut être en présence du maître absolu »⁴². *Le Maître absolu, la mort* : le vocabulaire hégélien est ici sollicité.

Les grandes conflagrations, les grands conflits n'ont pas, en dernière analyse de raisons utilitaires, économiques, ou pragmatiques : ils sont un habillage, une couverture. Il y a des motifs évidemment pragmatiques, économiques et politiques, mais en dernière analyse, ces

³⁹ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 120-121.

⁴¹ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 171-172.

⁴² *Ibid.*

ambitions montrent jusqu'où elles vont : jusqu'à la catastrophe finale. Elles engendrent la guerre de tous contre tous, « la barbarie »⁴³.

C'est donc une lutte de pur prestige du moi qui est la cause même et la finalité de ces grands assauts, la lutte hégélienne pour la reconnaissance. On ne se bat pour rien d'autre que pour être celui qui ne cède pas à l'utilitarisme de la vie et dont le désir est au-delà de la conservation de la vie, dans l'affrontement au morcellement du corps. La définition lacanienne de l'agressivité c'est le corps morcelé.

Nous avons là un binaire solide. D'une part, le morcellement corporel trouve une certaine pacification dans l'*Urbild*, soit dans l'image narcissique qui unifie les pulsions de l'être humain prématuré laquelle ne peut donc pas venir de l'intérieur, mais est nécessairement apportée de l'extérieur. En même temps, c'est une image mortelle qui aliène le sujet à lui-même et qui l'agresse, dans les deux sens : qui l'agresse et qu'il agresse.

Lacan écrit : « On sait l'armature qu'a donnée cette doctrine profonde au spartacisme constructif de l'esclave recréée par la barbarie du siècle darwinien. La doctrine profonde »⁴⁴, il n'y a pas de doute, c'est bien celle de Hegel.

Le « spartacisme constructif de l'esclave », fait penser à Marx puisque c'est lui qui a tiré de Hegel la doctrine de la révolution de l'Esclave, selon l'interprétation d'Althusser du *Manuscrit* de 1844 : l'Esclave, attaché à la vie, travaille et transforme la nature et, par la dialectique que vous connaissez, renverse le maître.

Psychologie, anthropologie, philosophie

Lacan fait également référence à l'anthropologie, ce qui trouvera une suite dans ses textes sur la criminologie. Il évoque « la relativation de notre sociologie par le recueil scientifique des formes culturelles »⁴⁵. En effet, en matière de sociologie, Lacan se réfère, dès les *Complexes familiaux* à l'anthropologie de Malinowski – qui d'ailleurs réfute le complexe d'Œdipe de Freud. En 1950, dans son texte sur la criminologie, il se réfère à Marcel Mauss, à l'École de Sociologie Française, à Durkheim, pour mettre en fonction la pression de la société sur l'âme, sur la psyché individuelle. Les conflits individuels reflètent une certaine dégradation du champ social. Lacan abandonne la sociologie au profit d'une référence philosophique : *La République* de Platon. De toute façon, ce qui est rejeté, c'est le puagitisme, c'est toute la psychologie. Afin de rendre compte de l'agressivité, nous pourrions parler de tout : de l'embryon, de la biologie, de Marcel Mauss, de la sociologie, d'une théorie de la guerre de Carl Von Clausewitz. De tout, sauf de la psychologie ! Lacan ne veut pas entendre parler, en psychologie, de la référence biologique de l'agressivité liée à l'animalité. Sans avoir encore à sa disposition les catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel, il se sert d'autre chose pour réfuter les intuitions de la psychologie du comportement. C'est très moderne, c'est très actuel. Lacan fait feu de tout bois pour démonter toute doctrine comportementaliste. C'est pourquoi l'idée de stade du miroir ne se réfère pas vraiment à un comportement mais à la structure générale du narcissisme.

J'hésite à rentrer dans *La République* de Platon, je vous donne les références, c'est vraiment passionnant, c'est très vivant. Comment les sociétés se dégradent-elles ? Toujours par le mauvais exemple des pères. Ce sont toujours des conflits fils/père. Les fils en rajoutent dans la décadence, dans le vice. Il y a toujours un petit coin de vice chez les pères, que les fils exploitent. Structuralement, on passe d'un régime à l'autre, de l'aristocratie à l'oligarchie, gouvernement des riches. Ensuite les enfants des riches veulent s'en mettre plein les poches et

⁴³ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 121.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 121.

veulent tout vendre. On tombe dans la démocratie puis ensuite c'est l'anarchie complète, qui en appelle au tyran, et le cycle recommence. C'est la théorie cyclique des régimes politiques, orientée sur l'analogie macrocosme/microcosme, c'est-à-dire que la cité est plus ou moins bien ordonnée ; elle a toujours pour modèle le cosmos, qui est l'ordre, mais elle ne le reflète qu'imparfaitement et l'individu reflète tout aussi imparfaitement ce macrocosme qu'est la cité. « Où la sagesse d'un Platon nous montre la dialectique commune aux passions de l'âme et de la cité »⁴⁶ écrit Lacan. Effectivement, le fonctionnement de la cité s'explique par la passion – de l'ordre, de la vertu, de l'argent, de la débauche, de la violence. Il y a toujours une passion majeure. Dans une société, c'est plutôt la jeunesse qui l'exprime et ce faisant, elle reflète le vice des aînés. Cette thèse plait manifestement à Lacan puisqu'il emploie le terme de Platon dans *La République*⁴⁷, « le grand frelon ailé » : « l'anarchie "démocratique" des passions et leur nivellement désespéré par le « grand frelon ailé » de la tyrannie narcissique »⁴⁸. Cela ne donne pas une image très sympathique de la démocratie, évidemment. C'est même le pire des régimes pour Platon, régime de jouissance où tout se vend, qui engendre des pauvres, des pique-assiettes et autres engeances nuisibles. C'est l'ordre mendiant. La traduction « le frelon ailé » est discutée. Léon Robin traduisait par « bourdon » parce qu'il y a des bourdons qui ont des dards et des bourdons qui n'en ont pas. Cela engendre différentes catégories de concussionnaires, de dissipateurs dans l'État.

Lacan fait une sorte de synthèse entre les métaphores de Platon et son concept de narcissisme. La tyrannie narcissique qui traverse tout l'article. La « promotion du *moi* »⁴⁹ dans l'idéologie sociale va de pair avec cette « tyrannie du narcissisme » ; l'expression « conformément à la conception utilitariste de l'homme »⁵⁰ met la théorie comportementaliste et utilitariste sur le même bord, laquelle se trouve renforcée par cette tyrannie du *moi* aux ordres du *tranchant mortel* du narcissisme. Cette structure, semble-t-il générale, qui vient de Platon, est requise pour expliquer les effets de la dégradation de l'Idéal du moi. Vous avez les deux termes : « saturation du surmoi » et « Idéal du moi »⁵¹ qui ont l'air d'être équivalents. Lacan ne s'arrête pas ici sur les différences. Elles seront fortement articulées par la suite. L'Idéal du moi est exaltant, et le surmoi est une scission du symbolique, dira-t-il dans le *Séminaire I*. Là, il suffit qu'il y ait le terme de dégradation, de saturation pour qu'on saisisse le recours qu'il fait à Platon c'est-à-dire une décadence de l'*imago paternelle*, de l'idéal qui, en renforçant le *moi*, renforce le narcissisme. Voilà la structure générale ; puis il y a les « contingences historiques »⁵². Lacan cherche bien à rentabiliser au maximum cette structure, ce schème du Maître et de l'Esclave et à l'appliquer à la société contemporaine : « le problème est de savoir si le conflit du Maître et de l'Esclave trouvera sa solution dans le service de la machine »⁵³.

Nouvelles catégories du temps et de l'espace

Quels sont les faits contemporains qui justifient la reconduction du schéma du Maître et de l'Esclave sous les formes de la compétition des semblables, de la lutte fraternelle ? Peut-être le conflit américano-soviétique qui bat son plein à l'époque de la Guerre froide puisque la conquête de l'espace date effectivement de cette date-là, 1947-1948. Les deux géants de la Guerre froide luttent pour une autre forme d'espace qui n'est pas un « espace vital »⁵⁴, mais

⁴⁶ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁷ Platon, *La République*, La Pleiade, Livre VIII, 552-553.

⁴⁸ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 122.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 122.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 122.

⁵¹ *Ibid.*, p. 121.

⁵² *Ibid.*, p. 122.

⁵³ *Ibid.*, p. 122.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 122.

un espace dont on se demande justement à quoi il sert. La conquête spatiale ne servant à rien. Les objectifs militaires sont très confus, en tout cas à l'époque. C'est vraiment une guerre en miroir, une guerre de pur prestige. C'est à celui qui ira le premier sur la lune, il est d'ailleurs dommage que le texte n'ait pas été révisé après 1960. Youri Gagarine, en 1961, tourne autour de la terre avec son Vostok 1 et les américains y répondent par la conquête de la lune en 1969, avec Neil Armstrong.

Lacan anticipe les résultats de cette « conquête de l'espace » puisque le terme qui est privilégié dans cette appréhension contemporaine de l'agressivité est « la catégorie de l'espace »⁵⁵. Il met au passé l'étude du rapport de l'espace avec l'angoisse et ne le développe pas davantage : « Nous ne croyons pas vain d'avoir souligné le rapport que soutient avec la dimension de l'espace une tension subjective, qui dans le malaise de la civilisation vient recouper celle de l'angoisse, si humainement abordée par Freud et qui se développe dans la dimension temporelle. »⁵⁶

Chez Freud c'est la catégorie du temps qui est, me semble-t-il, soulignée puisqu'il y a la grande reconstruction historique de l'agressivité dans la dimension d'une histoire mythique. Pour lui, cela commence par la horde primitive, l'histoire du père, pour se terminer par les foules. Le problème de l'agressivité commence par la tension avec l'autre paternel et finalement on se rend compte que la mort du père, au lieu d'engendrer la paix, engendre la guerre des fils entre eux. Quand Dieu est mort, c'est pire, plus rien n'est permis et c'est la guerre de tous contre tous. C'est dans *Malaise dans la civilisation*⁵⁷ qu'apparaît le surmoi collectif c'est-à-dire un père qui s'éloigne au profit du Dieu obscur, au profit d'un signifiant-maître. Ce n'est plus le père, c'est plutôt un signifiant-maître au nom duquel il faut se précipiter les uns contre les autres. Lacan croit pouvoir déchiffrer la théorie freudienne des foules comme une anticipation du fascisme et du phénomène du *leader*, à l'époque de Mussolini et de Hitler.

La référence à l'espace commence avec la philosophie de Bergson et surtout avec celle de Kierkegaard, qui met en évidence les rapports du temps à l'angoisse, d'un temps éternisé. C'est probablement à cela que pense Lacan. Préférant nettement Kierkegaard à Bergson, on peut lire « insuffisance naturaliste »⁵⁸, comme une critique de ce dernier. L'intérêt de Bergson, c'est qu'il a constitué une théorie du temps qui n'est pas fondée sur l'intuition de l'espace. La grande critique que fait Bergson par rapport au temps c'est le temps des horloges, le temps de la science, au profit de la durée.

Lacan semble chercher une philosophie qui soutiendrait un rapport du sujet à l'angoisse par le temps : en quoi le temps est facteur d'angoisse, ce que certaines philosophies soutiennent mais il y manque une philosophie de l'espace conforme à l'angoisse de la société moderne et à la grande névrose contemporaine. L'intérêt de Lacan pour l'espace, je le comprends de la manière suivante : il y a un nouveau rapport à l'espace, qui devient inhumain, tandis qu'une bonne partie des objets du monde et des objets symboliques au sens du premier symbolisme de Lacan, ces objets réels mais qui reviennent toujours à la même place et que l'homme a à sa disposition – ce sont les images de l'*Umwelt*. L'*Umwelt* est l'environnement animal, terme de l'éthologie animale. Chez l'animal il n'y a pas de contradiction, de scission, entre l'*Innenwelt* et l'*Umwelt*, entre le monde intérieur et le monde extérieur, entre le monde de l'instinct et ce qui pour lui, est son monde car il prélève des objets qui sont absolument adaptés à son image.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 120.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 123.

⁵⁷ Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1976.

⁵⁸ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 123.

L'homme tente de faire la même chose. C'est une grande thèse lacanienne qui circule : les objets sont fondés sur l'image du corps, y compris leurs formes.

La spatialisation du monde symbolique prend pour paradigme le corps en tant que symétrique. Le concept qui unifie chez l'homme l'image corporelle, l'image narcissique, et le monde extérieur, c'est la symétrie, l'exigence de symétrie. « La notion du rôle de la symétrie spatiale dans la structure narcissique de l'homme est essentielle à jeter les bases d'une analyse psychologique de l'espace, dont nous ne pouvons ici qu'indiquer la place. »⁵⁹

Chez les grecs, le goût de la symétrie est né de l'idée de la symétrie du cosmos qui est une projection de l'image corporelle, une conception sphérique du corps, le fantasme de la sphère, intuition qui ira, chez Lacan jusqu'à la topologie. L'homme se prend pour une sphère. Cela est démontrable dans l'histoire des sciences : tant que l'univers est un cosmos, c'est-à-dire un tout harmonieux et hiérarchisé, il n'y a pas cette déchirure, il n'y a pas cette angoisse. Ce n'est qu'avec Pascal, homme de science, découvreur de l'infini, que le monde devient infini, que la spatialité devient infinie. C'est ce qui fait l'espace du cosmos. Après la Renaissance il n'y a plus de cosmos : le centre est partout, la circonférence nulle part.

Structure kaléidoscopique et galère sociale

L'affect d'angoisse naît de cette science. C'est une thèse de Koyré⁶⁰ qui, pour Lacan est le grand épistémologue. Les affects sont ciblés sociologiquement, les affects ont une histoire, celle de l'angoisse. Notamment, il y a une histoire scientifique de l'angoisse, d'une certaine spatialisation du monde décentré qui en est à l'origine. Kierkegaard poursuivra dans ce sens, sur le mode religieux, insistant sur l'absence de centre du monde et l'absence de garantie. Dieu ne garantit rien au niveau de l'acte, du risque absolu de l'acte instantané.

L'imagerie du moi, semble-t-il, en est bouleversée : c'est le moi qui devient central. Ce n'est plus Dieu. Ce n'est plus le monde qui en est le centre, mais le moi. La même intuition est présente : plus « l'espace imaginaire », « les illusions des grands espaces imaginaires »⁶¹ grandissent, plus l'espace est éclaté, et plus le concept de centre devient parfaitement idéologique et le centre, c'est le moi.

En même temps Lacan fait une allusion à la technique, à la technologie, à la dialectique guerre-technologie et plus nettement, à une destruction de l'humanité par la guerre, au suicide collectif : « cette assumption par l'homme de son déchirement originel, par quoi l'on peut dire qu'à chaque instant il constitue son monde par son suicide »⁶². Il s'agit toujours de l'homme dans son déchirement originel. Une sorte de métaphysique hégélienne se poursuit mais le texte reste ancré dans une préoccupation d'actualité sociale, qui « voue l'homme moderne à la plus formidable galère sociale »⁶³ jusqu'à son monde constitué par son suicide.

Chaque fois qu'il parle de la guerre, des armes, Lacan préserve cette image du suicide narcissique et du corps humain, cette référence à l'image mortifiante du corps. Il fait encore référence aux mauvais objets internes de Mélanie Klein, c'est à dire l'objet oral du cannibalisme, l'objet anal agressif et le phallus conçu comme arme, comme le pénis sadique. Chez Mélanie Klein, la phase paranoïde de la constitution subjective n'est pas référée au semblable, à l'image de l'autre, mais à des objets internes. D'ailleurs il est intéressant de voir le développement qu'elle donne au cas *Robert*, petit anglais analysé pendant la guerre,

⁵⁹ *Ibid.*, p. 122.

⁶⁰ Koyré A., *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, 2003.

⁶¹ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 122.

⁶² *Ibid.*, p. 124.

⁶³ *Ibid.*, p. 124

pendant que l'Angleterre est sous les bombardements. Elle le fait travailler avec des dessins et il n'y a que des avions qui tombent, des chars d'assaut, des incendies partout. Pour elle, l'incendie c'est le pipi, l'avion c'est le pénis. Elle ne voit que ça et traduit immédiatement tout ce qui se passe en termes d'objets internes agressifs. Lacan n'est pas insensible, à l'époque, à cette référence, avec « la lésion du corps propre »⁶⁴ comme critère de l'agressivité.

Pour donner un aspect un peu plus contemporain à ce texte marqué, me semble-t-il, par la guerre, par la conquête de l'espace, par l'affrontement Est-Ouest - il n'y pas d'allusion à la bombe atomique mais beaucoup d'allusions à l'autodestruction qui y font penser- nous pourrions peut-être renouveler notre lecture du miroir faite à partir du narcissisme, du moi individuel, à l'aide d'une théorie de l'objet *a*. Pas de l'objet partiel de Mélanie Klein mais de l'objet *a* en tant qu'agent de la paranoïa, en tant que ce qui introduit dans la société le plus de discordance.

Cela n'est pas sans évoquer l'idéologie de la transparence, qui est d'actualité, et ce que la technologie a créé en termes d'objets de l'espace qui sont devenus des objets de surveillance, des objets omnivoyants. Je me réfère au livre de Gérard Wacjman, *L'œil absolu*⁶⁵ qui vous donnera les détails sur la société de surveillance, sur l'appareil assimilé à un regard omnivoyant qui transforme le sujet en voyeur. Le sujet est vu de partout et en même temps, voyeur : faisant partie du spectacle, dans le film et simultanément voyeur de sa propre image. Cela donne effectivement une nouvelle forme de paranoïa à la société d'aujourd'hui, par le concours de la technique et de la vitesse.

Je n'ai pas eu le temps de reprendre les thèses à cet égard qui sont très intéressantes de quelqu'un que je ne peux qualifier car, pour le dire, je n'ai pas lu grand chose de lui. C'est le dénommé Paul Virilio.

Paul Virilio⁶⁶, philosophe un peu délirant occupé par le thème de la technique et de la vitesse, a une vision apocalyptique du monde. J'en ai une connaissance de seconde main, par *Mille plateaux*⁶⁷ qui contient un chapitre assez intéressant sur les armes, la machine de guerre, l'opposition entre instruments et machine, et sur les problèmes de l'État et la machine de guerre, sur l'autonomie entre la machine de guerre et la politique. Une traduction lacanienne en serait : une sorte d'autonomie des phénomènes de guerre liée à la technique, associée à la vitesse, à certaines formes de jouissance du voir et du regard. Virilio tire ses élucubrations d'un « sixième continent » qui est celui de l'espace virtuel. Il pronostique un nouveau *lebensraum* aussi destructeur qu'une bombe atomique qui est la bombe informatique désintégrant toute grandeur nature. Il évoque « l'espace forclos » de la « forteresse Europe menacée d'une déportation massive des peuples ».⁶⁸ Stigmatisant la propagande du progrès, Virilio pronostique « l'accident intégral ». Il s'agit de tout ce qui, dans le monde s'offre comme accident grave : un crack, financier, crack de la presse écrite, le 11 septembre, le bug de l'an 2000 etc.

Virilio prédit des catastrophes de ce genre-là. Il s'agit finalement de différentes conceptions d'un monde paranoïaque fondées sur la séparation du corps et d'un objet qui est chez Wacjman l'objet regard, chez d'autres une technologie complètement séparée des intérêts

⁶⁴ *Ibid.*, p. 123.

⁶⁵ Wacjman G., *L'œil absolu*, Paris, Denoël, 2010.

⁶⁶ Virilio P., *Vitesse et Politique*, Paris, Galilée, 1977.

⁶⁷ Deleuze G. et Guattari F., *Mille plateaux, Capitalisme et Schizophrénie 2*, coll. Critique, Paris, éditions de Minuit, 1980.

⁶⁸ Virilio P., *Le futurisme de l'instant*, Paris, Galilée, 2009.

politiques, des intérêts de l'État. C'est de cette manière que nous pourrions commenter ce que Lacan appelle « la structure kaléidoscopique de l'espace humain »⁶⁹: comment traduire en termes plus modernes, autrement que par « stade du miroir », ce *kaléidoscope*, cette transformation structurale du monde et de l'espace à partir d'un point omnivoyant, illocalisé, d'ailleurs et de partout.

Je ne sais pas si vous vous intéressez aux thèses de 1948 mais elles trouvent un prolongement dans : *Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie*. L'idéologie du moi et de la libre entreprise expliquent grandement un genre de crime que Lacan appelle « les crimes du moi » dont les auteurs ont toutes les apparences de la normalité. Voilà le risque qui nous guette : une société reposant sur les ressorts de la paranoïa peut paraître aujourd'hui tout à fait normale.

⁶⁹ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 122.